

POURQUOI LES JOURNALISTES DE L'AUDIOVISUEL ONT-ILS SI MAUVAISE PRESSE ?

Chacun sait, depuis Balzac dont le personnage d'Andoche Finot est resté célèbre, que les journalistes ne jouissent guère d'une excellente réputation dans les milieux cultivés de notre pays. Certes, il y a parmi eux de très bonnes « plumes », de remarquables « reporters » et d'intelligents commentateurs, mais leur image s'est quelque peu dégradée depuis que se sont développés les *media* audiovisuels. Une autre espèce de journalistes est apparue qui suscite fort peu d'enthousiasme. On les adule parfois, mais on les craint. On les cite, mais c'est souvent pour s'en gausser ou s'en indigner. Beaucoup les considèrent comme des fossoyeurs de la langue française ou les vecteurs, conscients ou non, des « vérités » convenues, voire des mensonges officiels. Un amalgame s'est fait avec les « animateurs », les « présentateurs », les « interviewers », et autres glossateurs, de sorte que, tout autant que les sportifs, les publicitaires et les politiciens, ces spécialistes de la communication participeraient à ce massacre du français et à cette dégradation de nos modes d'expression auxquels ils paraissent se complaire. Par snobisme, par bêtise, par ignorance ou par paresse, ils envelopperaient d'un charabia médiatique certaines conceptions du monde et des relations entre les hommes que nous serions bien plus nombreux qu'ils ne le croient à refuser.

Ces critiques sont sévères. Sont-elles méritées ? Seul un examen attentif, qui portera tant sur la forme que sur le contenu de leurs prestations nous permettra d'en décider.

Le massacre du français

Pour important que soit le rôle de l'image dans la civilisation contemporaine, il est bien loin d'avoir surclassé celui du langage verbal. C'est avant tout avec des mots, organisés par la grammaire, que nous communiquons. Ces mots ont une forme canonique dont la méconnaissance engendre l'irruption du sabir, ce qui rend fort difficile de se faire comprendre, voire de se comprendre soi-même. Car qui n'est pas maître de sa langue n'est pas maître de sa pensée. C'est ce que n'ont pas compris ces professionnels dont je parle. Leurs incongruités lexicales et syntaxiques, qui vont se multipliant, tendent à faire du français une langue étrangère, quelque peu ridicule et généralement vulgaire.

Ces agressions, intentionnelles ou non, peuvent être regroupées sous deux rubriques principales: la dérive occitane, d'une part, la frénésie de l'apocope, d'autre part. De ces deux phénomènes contraires, qui contribuent néanmoins l'un et l'autre à l'appauvrissement de nos échanges verbaux, le premier est le plus risible, mais le plus agaçant c'est l'autre.

Ce que j'ai proposé d'appeler la « dérive occitane », c'est cette fâcheuse propension à ajouter un **e** muet à la fin de mots qui n'en comportent pas. Les exemples sont innombrables, qui traduisent une ignorance consternante de l'orthographe. N'entendons nous pas, trop souvent, à la radio et à la télévision, mentionner le **parc(ke)** de **Marc(Ke)** cher à la **gent(e)** féminine ? Et ne nous dit-on pas qu'en **Mars(e)** on passe des **test(e)s** dans les pays de l'**Est(e)** ? Quant à moi, je ne regarde jamais les **match(e)s** en **direct(e)** ; je ne pourrais pas savoir vraiment lequel des joueurs a marqué le **but(e)**.

Il est vrai qu'à propos de « but », ce **e**, voire le **t** final, disparaissent fréquemment puisque les commentateurs sportifs se plaisent à compter les **bu(z)** ou prononcent ce mot comme s'il s'agissait du participe passé (**bu**) du verbe boire.

Inutile de continuer. Il suffit d'allumer n'importe quel poste de radio ou de télévision pour découvrir immédiatement d'autres exemples. A l'instar de nos compatriotes méridionaux, la France médiatique croit devoir s'exprimer comme Raimu ou Fernandel. C'est amusant parfois; c'est fastidieux quand cela se répète.

Quant à l'apocope, c'est cette étrange maladie à laquelle nul ne semble pouvoir échapper. Elle consiste à mutiler les mots les plus courants dont on supprime systématiquement une ou plusieurs syllabes. Endémique depuis bien des années, puisqu'elle nous a donné le « **vélo** », le « **cinéma** » (voire le « **ciné** »), le « **métro** », la « **météo** » et la « **radio** », elle est devenue de nos jours épidémique, pour prendre, depuis le règne de François Mitterrand une forme étonnamment paroxystique. De l'abominable « **sécu** » à la toute récente « **Cour de Cas(sation)** », innombrables sont les stigmates de cette affection dont sont atteints tous ces mutilés du verbe qui s'imaginent naïvement faire « moderne », « jeune » ou « branché » alors qu'ils ne sont que pitoyables. Faut-il citer le très vulgaire « **ptidèj** » (petit déjeuner) que les « **ados** » refuseront de prendre ce « **mat(in)** » ou « **staprem** » (cet après-midi) ? Mais il en est d'autres encore, plus répandus, comme « **l'actu** », les « **infos** », l'« **anniv(ersaire)** », les « **expos** », les « **profs** », la « **déco(ration)** », « **l'éco(nomie)** » souci majeur de nos « **deps** » (les députés) ? Et cette évolution s'accélère, qui concerne de plus

en plus le grand public, et touche par exemple aussi bien les noms et les prénoms (« **Sarko** », « **Véro(nique)** ») que des régions ; des lieux, voire des monuments (le « **Boul'Mich** (le boulevard Saint Michel) » ou le « **Troca(déro)** »). Rien de ce qui vient d'être signalé n'est inventé. J'ai moi-même entendu cela et cette liste s'allonge chaque jour !

Si la dérivation occitane et la frénésie de l'apocope sont les plus marquantes de ces fautes, il en est d'autres qui, s'y ajoutant, contribuent elles aussi, en l'intensifiant, au massacre de notre langue.

S'agissant notamment de prononciation, il est fort désagréable d'entendre dire **vergule** (pour virgule), et **aujard'hui** (pour aujourd'hui). Cette mode contagieuse concerne même, pour les déformer, les prénoms, voire certains mots étrangers. Un suivisme moutonnier conduit, dans le domaine sportif, à répéter stupidement « **Ro(d)ger** (pour Roger) Fédérer » et « Manchester **Younaitide** » (pour Manchester United). Rappelons à cette occasion, que la contamination par l'américain, véhémentement dénoncée dans les années 50 par Etienne, ce courageux pourfendeur du « franglais », n'enrichit en rien notre patrimoine culturel. Qu'avons nous besoin de « **challenge** » quand nous avons chez nous défi, « **opportunité** » quand il suffirait de dire occasion, « **news** », quand nouvelles ferait aussi bien ? Cette mode n'est pas signe d'éducation ni de culture, c'est la preuve d'une insuffisance terminologique, et cette soumission à la langue actuellement dominante relève de la prétention, de la servilité ou de la sottise. Elle ne permet en rien de « **booster** »(!), c'est à dire de stimuler, notre pensée.

Insisterai-je aussi sur les innombrables pataquès (ce qu'on appelait, dans ma jeunesse, des « liaisons-mal-t-à-propos, comme dans « croyez vous qu'il ira(t) à Deauville ? ». Et, puisque les adverbes et les adjectifs numéraux sont invariables en français, n'est-il pas fâcheux de dire « **quatre (z)employés**, ou, en supprimant, comme on le fait de plus en plus, le **h** aspiré au début des mots qui en comportent depuis toujours, oser parler des **(z)hollandais** ? J'enrage quand on mentionne devant moi les **(z)handicapés** (et pourquoi ne pas dire sans rire **les (z)haricots?**). Aussi bien, la connaissance du vocabulaire et de la grammaire semble se perdre, et il n'est pas rare qu'on ne sache plus conjuguer un verbe courant comme « se vêtir » (étrange formule : « il se **vêtisse** » (pour « il se vêt », il s'habille) ou qu'on confonde le participe passé et l'infinitif (comme dans la formule bien connue « Omar m'a **tuer** » ou « son portable, il l'a **laisser** à l'hôtel »). Trop souvent aussi on se permet d'utiliser des termes et des expressions impropres, archaïques, ou mal venues : « **décliner** » (pour énoncer ou désigner, « **exécuter** » (pour assassiner), « **combattant** » » (pour terroriste), « **séducteur** » (pour satyre), « **côté** » (pour s'agissant de, comme dans « côté

température ») « **solutionner** » (pour résoudre), « **acter** » (pour faire), et, si l'on veut paraître distingué, « **moult** » (beaucoup), « **faire un crédit** » (pour emprunter), « **signer un but** (pour marquer) et, car cela paraît aller de soi, employer l'indéracinable pléonasme « **voire même** », ou saluer un couple par le très banal « **m'sieu-dame** » (langage d'épicier !).

La liste est infinie. Chacun pourra tenter de la compléter en écoutant T.F.1, France Info, R.M.C., Europe 1, et même France Culture. La cause est donc entendue. Trop nombreux sont les journalistes de l'audiovisuel qui, connaissant mal leur langue, parlent mal le français. Si la presse écrite a conservé une certaine tenue, c'est grâce aux secrétaires de rédaction, mais aussi aux protes, dont le rôle ne se limitait pas uniquement aux corrections orthographiques. De plus, un texte peut se relire. Un propos maladroit est très rarement rectifié.

Le fond et la forme

Déplorable quant à la forme, le langage journalistique sert-il du moins à transmettre des contenus intéressants ? Mais comment pourrait-il le faire si ces contenus sont des plus discutables ? Qu'il y ait de bons professionnels, honnêtes et connaissant bien leur métier, je n'en disconviens pas, mais eux aussi n'échappent pas toujours à la critique.

Notons d'abord que, malgré la prolifération des « experts » et des « spécialistes » de tout poil, ce qui se dit à l'antenne paraît très souvent convenu, futile, attendu, de l'ordre de la rhétorique, de l'emphase, voire du verbiage. Ces journalistes le sentent bien, qui nous intimement, de façon comminatoire (« Restez avec nous ») de continuer à les écouter. Mais leur ton véhément, précipité, autoritaire, n'est pas fait pour nous y encourager. Pourquoi, d'ailleurs, se donnent-ils le ridicule de répondre, à toute question qu'on leur pose par la formule explétive « Ecoutez » ? N'est-ce pas pour les écouter qu'on les interroge ? Et les écoute-t-on vraiment ? Dès qu'on constate qu'ils choisissent arbitrairement leurs interlocuteurs, toujours les mêmes et jamais d'autres, qu'ils frappent systématiquement d'ostracisme ; dès qu'on s'aperçoit qu'ils s'en tiennent tous, au même moment, aux mêmes sujets ou aux mêmes problèmes, oubliant que le mensonge par omission n'en est pas moins une forme hypocrite de mensonge ou de censure, dès qu'on découvre qu'ils vident les mots de leur signification véritable (que valent, pour les tyranneaux tiers-mondistes les notions de « démocratie », de « solidarité », d'« humanité » ou de « développement » ?), on « décroche », l'attention se perd ou se transforme en ricanements sarcastiques. La « langue de bois » n'est pas le monopole des politiciens, d'autres s'en accommodent et particulièrement ceux dont je parle.

Quand la forme est semblable le contenu de leur propos est trop fréquemment identique. Et cela, parce qu'ils prennent leurs renseignements aux mêmes sources, quelle que soit la chaîne que vous avez sélectionnée, et qu'ils se bornent à répéter ces informations sans le moindre effort de réflexion ou d'originalité.

Je n'entrerai pas ici dans une discussion sur la politique éditoriale et les programmes des *média*. Les problèmes (voire les faux problèmes) qu'on décide d'y traiter permettent d'occulter d'autres questions plus délicates. Ce qui m'intéresse, c'est la façon dont se conduisent ces techniciens de la communication, et non pas les consignes auxquelles ils sont censés obéir. M'en tenant à ce point de vue, je ne retiendrai que quelques caractéristiques essentielles : l'insuffisance professionnelle, l'obsession de la brièveté, le manque d'objectivité et le corporatisme.

Ce qui frappe d'emblée l'auditeur, c'est l'amateurisme de beaucoup de ces journalistes. Tout le monde a pu constater la multiplication inquiétante de leurs maladresses d'expression. Le bafouillage s'est généralisé et il n'est pas, lors de ces prestations, un seul de ces intervenants (qu'on appelait naguère des *speakers*) dont la langue ne fourche quelquefois, sans qu'ils s'en excusent. Leur élocution confuse ou embarrassée, comme aussi leurs lapsus, ou les kyrielles de « euh » « euh » hésitants ou réticents, s'expliquent rarement par l'émotion, ils tiennent surtout à la précipitation, et quelquefois à l'ignorance. Non pas seulement à cette insuffisante maîtrise de la langue, mais parce qu'on parle de tout et de rien sans réfléchir et sans nécessairement connaître ce dont on parle.

Aussi faut-il se chercher des modèles. Et ces modèles, ces journalistes les trouvent chez leurs collègues nord-américains, dont on sait qu'ils ne sont ni des plus discrets ni des plus courtois. La télévision nous a montré ces meutes de reporters et de photographes se ruant à l'assaut des personnalités à interroger et les bombardant de questions auxquelles on ne peut raisonnablement espérer obtenir de réponse. Les interviews qu'ils mènent prennent alors la forme de combats, où leurs interlocuteurs, traités comme des coupables, sont harcelés sans pitié et sommés d'avouer la « vérité » qu'ils sont supposés posséder. En réalité, on ne les écoute pas, car on les interrompt à tout bout de champ et on les empêche, en leur coupant grossièrement la parole, quelquefois par des « pauses musicales » inutiles, de développer convenablement leur pensée. Cette conduite habituelle ne relève pas uniquement des mauvaises manières d'individus mal éduqués, c'est également le résultat d'une formation médiocre, ce qui met en évidence la faillite de l'enseignement actuel du français. C'est enfin, et surtout peut-être, l'existence de partis-pris idéologiques intolérables. Qui, aujourd'hui, osera rappeler à ces commentateurs de l'actualité que si la mélanine n'est pas

criminogène, pour autant elle ne sanctifie pas : Les « blacks » et les « beurs » ne sont ni plus, ni moins, respectables que les blancs, qu'il s'agisse de footballeurs, de plumitifs ou de politiciens.

Le désagrément ressenti par les auditeurs tient aussi à cette obsession médiatique de la brièveté, qui me paraît l'un des traits les plus déplorables de cette pratique professionnelle. Ces dames et ces messieurs des media se sont faits les esclaves du temps qui passe, ils exigent de chacun de nous qu'il s'explique « en quelques mots », « rapidement », « en trente secondes » car « l'horloge nous rattrape ». Comme s'il s'agissait d'un concours de vitesse (!) Les galops frénétiques des météorologues nous en avaient fourni des exemples (les choses semblent toutefois s'améliorer depuis peu) mais les entretiens se passent encore de cette façon hâtive et précipitée. Les obsédés de l'apocope s'inscrivent eux aussi dans cette exigence de rapidité, que rien ne saurait justifier, sinon la volonté de glisser, dans l'espace temporel ainsi libéré, un maximum de messages publicitaires ! Certes, la recherche de la concision est louable, mais pas au détriment du sens. A quoi peut-il servir d'interroger des personnes dont les réponses semblent sans importance ?

Je n'insisterai pas sur la vulgarité de certaines émissions, ou la grossièreté de certains propos. Même les meilleurs, et les plus distingués, s'y adonnent. Là encore, on veut se montrer « à la page », sans se soucier du ridicule. « Le méchant goût du siècle en cela me fait peur », aurait dit Molière. Mais qui lit encore Molière aujourd'hui ?

Tout cela serait peut-être supportable si ces « maîtres de la parole » faisaient preuve de sérieux et d'objectivité. Or, nous l'avons vu, c'est très loin d'être le cas, et la plupart s'efforcent de faire dire à leurs vis-à-vis ce qu'eux mêmes souhaitent entendre. Je me souviens de l'interview récente d'un ancien ministre, scientifique éminent, que celui qui l'interrogeait voulait à tout prix convertir au crédo des anti-nucléaires. N'y pouvant parvenir, cet animateur pourtant réputé, mettait, fort maussade, très rapidement fin à l'entretien. Certes chacun a droit de penser ce que bon lui semble - et les journalistes tout autant que les autres - mais les options partisans ne devraient pas fausser l'honnêteté des échanges interpersonnels. Du moins faudrait-il « annoncer la couleur ». Toutefois, baignant dans l'idéologie écolo-gauchiste qui domine à notre époque ces professionnels, choisissant, pour la plupart, de défendre des positions tiers-mondistes, cessent d'être des informateurs impartiaux pour se transformer en propagandistes. Et gardons nous bien de les en accuser : le réflexe corporatiste les amènerait aussitôt à s'en offusquer. Tout autant que les magistrats ou les médecins, ils ne supportent pas qu'on les mette en question. Plus encore, ils interpellent les auditeurs, qui n'y peuvent mais, et qu'ils prennent à leur tour en

otage. Ainsi évoquent-ils, jour après jour, le sort déplorable de certains de leurs confrères. Ne conviendrait-il pas de ne s'adresser qu'aux employeurs de ces malheureux, ou aussi à l'Etat, défenseur attitré de ses nationaux, et non pas aux téléspectateurs, qu'on fini par indisposer ?

Tels sont quelques uns des griefs qu'il est permis d'énoncer pour expliquer la désaffection du public à l'égard d'une presse audiovisuelle à laquelle il lui est pourtant difficile d'échapper. Mal préparés à l'exercice de leur métier, excessivement politisés, à la fois autoritaires et complaisants, et réfractaires à l'autocritique, il est probable que ces journalistes supporteront mal les remarques que je leur présente. Sans doute feront-ils mieux d'y réfléchir loyalement et, renonçant à ce que Raymond Aron appelait « l'échange inégal, invectives contre arguments », devront-ils s'attacher à corriger ces fautes difficilement supportables car elles ne concernent pas la France seulement, elles interpellent la communauté francophone toute entière qui parle souvent le français mieux que nous. Il en va donc de l'image de notre pays dans le monde, et sans doute aussi de la préservation de notre culture et de notre façon de penser.

Paris, ce 21 Mai 2011

Paul Albou